Document généré le 5 juin 2025 09:57

XYZ. La revue de la nouvelle

Silences

Mélanie Vincelette

Numéro 64, hiver 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4126ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vincelette, M. (2000). Silences. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 73–79.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Silences

Mélanie Vincelette

C'est dans le train entre Jérusalem et la frontière syrienne que j'ai rencontré Élie. Il était assis en face de moi. Par la fenêtre, le paysage défilait. Nous étions sur la route des rois, aux portes du désert syrien, et des chameaux marchaient paresseusement le long des cryptes enchantées de Pétra. Ils avançaient jusqu'aux eaux tièdes de la mer Morte.

Après deux heures de voyage et de regards esquivés, Élie est descendu du train, qui s'était arrêté momentanément pour permettre l'embarquement de nouveaux voyageurs. Je ne connaissais pas encore son nom. Il a acheté deux paquets de cigarettes et un briquet d'un marchand ambulant un peu gros qui portait un chapeau turc écarlate. De retour à son siège, Élie m'a offert une cigarette. Sur son front perlait la sueur des jours d'été. Ses cheveux mouillés collaient sur ses tempes. La fumée qu'il expirait formait des nuages autour de son visage. Il portait un jean et un t-shirt. Sur sa peau reposait une fine chaîne en or avec des inscriptions arabes. Sa mère la lui avait offerte pour qu'elle lui porte bonheur. Il ne devait pas avoir plus de trente ans. Un Arabe du désert à la peau lissée par les vents. Un nomade moderne.

Nous nous dirigions tous les deux vers le désert. Deux étrangers assis face à face, ne cherchant pas de mots pour meubler le silence. Je venais de te laisser aux portes de la Jordanie, toi, celui que j'aimais, car j'étais trop enivrée par cet amour que je n'arrivais plus à comprendre. Je suis montée dans le train avant qu'il ne soit trop tard. Avant que tu n'exprimes plus aucun sentiment pour moi. Avant de devenir la femme d'un homme qui rentre tard à la maison les mardis soir. Avant qu'on n'ait plus rien à se dire. Avant tout cela, j'ai pris le train et je me suis retrouvée assise face à un étranger. Je ne savais pas encore pourquoi Élie, lui, fuyait vers le palais des vents. Je lui ai adressé la parole quand le train est sorti de la gare d'Azraq.

□

Il allait prendre des photos de tribus nomades qu'il tenterait de vendre aux revues françaises et américaines. Il m'a suggéré de le suivre. Il y a des gens à qui l'on fait confiance très vite, comme si on les connaissait depuis longtemps. Élie était de ceux-là.

Je me suis donc retrouvée avec Élie dans le désert. Pour ne pas me perdre. Son père avait été chef caravanier, il connaissait bien le désert, il y était presque né. La nuit venue, comme un marin en mer, il retrouvait son cap grâce aux étoiles. Sur cette ancienne route de l'encens qu'empruntaient les pèlerins vers La Mecque, j'ai entendu le silence. Sur cette route qui a vu déambuler des princes, des pirates, des messagers, des prophètes, des magiciens, des Rois mages, je marchais et j'étais censée t'aimer. Mais je préférais le silence suspendu dans l'air comme un secret oublié. Je marchais avec un autre. Je marchais avec Élie. Cet homme que je venais de rencontrer et avec qui j'avais le luxe de me sentir seule, car il savait s'effacer dans la solitude. Dix jours de marche sans un mot. Parfois son silence était tellement grand que sa personne tout entière se dissolvait dans le grand désert de sel et c'était comme si je m'y retrouvais seule. Sans lui. Comme si je ne le voyais plus. Je marchais à reculons pour observer mes pas dans le sable. Pour ressentir ma propre présence. Mes empreintes avaient un tout petit peu altéré le grand désert où les fleurs sont sans parfum et la beauté est dans les yeux des nomades. Seule, je m'étais évadée de toi et de la Jordanie. Seule, j'étais libre. Ou presque.

Les paroles éparses d'Élie s'écoulaient comme d'un sablier. Il parlait seulement la nuit lorsque l'étoile du nord était haute dans le ciel. Ma première nuit dans le désert, le troisième lundi après le ramadan, il raconta que les barbiers syriens, autrefois, remplissaient trois fonctions : circoncire, couper les cheveux et arracher les dents. Élie fumait du kif et buvait du thé à la menthe dans un verre. Et moi, je buvais dans son verre. C'est un usage courant chez les fumeurs de kif dans les cafés populaires d'Amman. Ils échangent des gorgées de thé en signe d'amitié. Dans le désert, le service du thé est un moment où l'on célèbre le plaisir d'être

ensemble, la nuit, autour du feu. Un rituel qui rassemble autour de son odeur toutes les nostalgies du monde nomade. Élie servait le thé dans de petits verres peints en le versant de très haut, pour que le liquide mousse abondamment et développe tout son arôme. Il est coutumier de boire trois verres. Les chameliers disent que le premier est amer comme la vie, le deuxième fort comme l'amour, et le troisième suave comme la mort. Je ne sais combien de verres nous avons bus. Tout ce dont je me souviens, c'est du sentiment d'être assise sous l'univers.

La deuxième nuit, il m'a parlé des étoiles. De la Croix du Sud que l'on voit seulement dans l'hémisphère méridional et qui est utilisée par les navigateurs comme une boussole fixée au ciel. D'Adhara, une étoile d'un bleu délavé découverte par un astronome libanais, un soir de printemps, six jours après la mort de sa femme. De l'étoile Toliman découverte par l'astrologue d'un sultan pendant qu'il consultait le ciel pour déterminer la meilleure date pour l'union de ce dernier avec sa neuvième femme. De l'étoile Saïf découverte par quelqu'un du même nom qui avait consacré sa vie à la recherche d'une étoile inconnue. Élie a aussi parlé de Galilé, de l'*Astronomia nova* écrit par Kepler, du *Traité de la lumière* de Descartes. C'était une nuit claire et la lune formait un grand cercle qui touchait presque au sable.

Je me souviens mal des jours. Le soleil altérait les couleurs. Écrasait. Le sable lisse des dunes arrondies par le vent devenait blanc sous la chaleur que l'on pouvait voir à l'œil nu. Le sable blanc, comme un piège brûlant sous nos pieds. Élie et moi, liés par le sable et le silence. Le silence comme outil de survie pour contrer la soif. Nos lèvres rougies par le mouvement de nos langues gonflées, lourdes et rugueuses. Nos papilles ouvertes et roses, en attente de quelques gouttes éparses. Les paroles nous auraient étourdis dans l'écoulement de la salive. Des nuits, par contre, je me souviens. Elles venaient comme une rédemption. Le son des nuits était celui de la respiration des chameaux. L'air était bleu, je pouvais le prendre dans ma main. La nuit éclairait tout. On y voyait le fond du monde et le fond de nous-mêmes dans le bleu de l'horizon qui était sans limites, sans fin.

Le soleil tombait sur la troisième nuit quand, au loin, on a entrevu un troupeau de chamelles qui suivaient un homme. Comme dans le théâtre d'ombres japonais, le contour des bêtes formait des courbes noires sur l'arrière-plan du soleil couchant. Lhomme marchait lentement et portait un turban de lin indigo autour de la tête. Il était touareg. Un homme bleu du désert qui nomadisait un peu plus loin que les autres. Une rareté dans ces coins du monde. Les Touaregs sont des hommes du Sahara, et devant nous s'étendaient les sables de la Syrie. Dans la vaste étendue de sable, les voyageurs solitaires étaient les bienvenus. On leur offrait le gîte et le couvert en échange des nouvelles qu'ils apportaient. L'étranger est venu boire dans nos verres, attiré par la lueur de notre feu. Quand il parlait, sa respiration faisait des nuages dans le froid de la nuit désertique. Je voyais aussi le souffle qui sortait des narines de nos chameaux en deux lignes droites. Le nomade, voyant que j'avais froid, m'a recouverte d'une lourde couverture. Quand il s'est penché vers moi, j'ai vu, dans son cou, un collier argenté, au bout duquel pendait l'étoile du sud, la boussole que les hommes bleus du désert utilisent pour orienter leur silence. Élie traduisait les paroles du nomade qui m'a dit que j'avais les cheveux de la couleur des dunes de sable du désert de Judée. Élie semblait gêné d'avoir prononcé ces paroles, comme si elles étaient les siennes. Pour changer de sujet, il s'est donc mis à parler de ses rencontres avec les Touaregs dans le désert algérien. Il m'a dit que le mot *touareg* signifie « abandonné de Dieu ». Ce peuple nomade règne depuis plus de mille ans sur un empire sans frontières. Cette nuit-là, devant notre invité, Élie m'a raconté que ces hommes savaient se contenter de ce qu'ils avaient, qu'ils pouvaient tout faire avec rien, qu'ils se nourrissaient de quelques dattes séchées, arrosées d'une gorgée de lait aigre, qu'ils faisaient leur toilette avec un verre d'eau et qu'ils effectuaient, avant la prière, les ablutions rituelles avec du sable lorsque l'eau devenait trop rare. Dans le secret des tentes, les femmes avaient offert à Élie l'explication de la mystérieuse tradition du port du voile bleu qui masque le visage des hommes de leurs tribus. Un jour, les hommes touaregs se virent défier par les

Chaamba, les nobles du désert nord-saharien. Aucun Touareg ne vint au rendez-vous. Il ne fallut rien de moins que les moqueries de leurs femmes pour les décider à combattre. Ils le firent de si mauvaise grâce que leurs ennemis n'eurent aucune peine à les vaincre. Quand ils revinrent dans leur campement, honteux et confus, les femmes, furieuses, les condamnèrent à porter le voile à leur place.

Cette nuit-là, sous la tente, dans l'égarement du sommeil, la main d'Élie s'est collée contre la mienne. Et j'ai entendu l'homme bleu du désert, qui dormait près du feu, parler dans une langue qui m'était inconnue. J'ai pensé au proverbe touareg qu'il m'avait cité : *Il faut éloigner nos tentes pour rapprocher nos cœurs.*

□

Le désert est rempli d'histoires. La quatrième nuit, Élie m'a raconté la plus belle que je devais entendre. C'était l'histoire d'un poète de l'ancienne Arabie, avant l'avènement de l'Islam. Ce poète compte parmi ceux que les musulmans ont appelés par la suite les *poètes de l'ignorance.* L'histoire est celle de Jamil et de Boutayna. Jamil, le grand poète arabe, métis de par sa mère, travaillait au palais et était amoureux d'une jeune princesse à la peau blanche comme les grandes mosquées du Caire. Le père de Boutayna avait lancé ironiquement à Jamil un défi impossible : « Si tu me donnes mille chamelles rouges, je te donnerai la main de ma fille en échange. »

Jamil parcourut six contrées en quatre mois et présenta au père mille chamelles rouges. Le père révoqua sa promesse. Boutayna fut promise à un sultan de Syrie. Mais le poète ne pouvait se soustraire à cet amour fervent. Il n'écrivait plus, car il disait que son encre était noire et avait une odeur de tristesse. Chaque année, il faisait trois mois de route à dos de chameau pour rencontrer sa princesse pendant quelques instants. Cette rencontre annuelle absorbait toute sa pensée et son énergie. Trois mois de sable, de désert, de montagne, de chaleur, pour quelques secondes d'éternité, de bonheur. Trois tristes mois pour le retour

dans la pluie, la tempête, la douleur, le vent du nord. Trois mois pour ensuite arriver chez lui et penser à reprendre la route. Mais le plus étonnant de cette histoire, c'est le grand respect du poète pour la tradition et l'intégrité de sa bien-aimée. Lorsqu'il la rencontrait, il plaçait son chameau entre leurs deux corps pour éviter de porter atteinte à l'union sacrée de son mariage. Ils parlaient, la bête placée entre eux comme un gage d'honnêteté et de loyauté au grand amour qu'il portait en lui. Trois mois de route pour entendre sa voix mêlée à la respiration d'un chameau. Trois mois de route pour entrevoir furtivement sa bien-aimée avant de placer le chameau entre leurs deux corps. Trois mois de route pour voir flotter au vent, entre les narines du chameau, le voile de sa bien-aimée. Après dix ans d'allers et de retours, Jamil fut tué par des brigands, des chameliers qui traversaient le grand désert de sel. On dit que Boutayna, apprenant la mort de Jamil, devint folle, quitta son mari et se mit à errer dans le désert comme une bohémienne.

La nuit suivante, Élie m'a parlé de sa petite fille, qu'il avait dû quitter car sa femme ne voulait plus de lui. La dernière fois qu'il l'avait eue devant lui, il l'avait scrutée pour l'apprendre, pour imprimer son image dans sa mémoire. Le reste de la nuit a été un long silence. Il y a des silences que l'on n'oublie jamais. Des silences comme des orages violents dans la nuit.

Les cinq jours ensoleillés qui ont suivi ont été lents. J'attendais de me réfugier dans la nuit, qui arrive comme une consolation. Parmi les étoiles, j'ai vu tout l'univers. Les villes-lumières, les gratte-ciel, les banlieues, les murs, les clôtures, les hommes endormis. J'oubliais l'image de celui que je devais aimer. Celui que j'avais abandonné aux portes du désert. Élie ne m'a pas adressé la parole après l'histoire de sa petite fille. Dans son silence était entassé tout son malheur. Il était allongé près du feu sur une couverture tissée de fils de lin. Je suis allée vers lui pour qu'il confirme ma présence et je me suis allongée le long de son corps. Il tremblait de froid et de désir. Son corps embaumé par les odeurs du désert. Sa peau salée sous ma langue. Il me regardait les yeux fermés. Il respirait mon visage. Les yeux fermés, il

respirait ma respiration, cet air chaud qui sortait de moi. En quelques secondes, l'erreur que nous avions faite avait gagné tout l'univers.

Le lendemain, j'ai dû reprendre la route seule. Nous n'aurions pas pu continuer de marcher en silence, et c'était la seule façon de marcher dans le désert.

Quand je pense à Élie, je vois ses mains hâlées. Ses mains usées par le sable et le vent. Je ne sais pas pourquoi cette image me vient à l'esprit. Mais elle vient.